

## La légende de Médée d'après le papyrus musical du Louvre <sup>1</sup>

Depuis 1891, le département des Antiquités égyptiennes du Louvre recèle plusieurs milliers de papyrus en vrac, encore pliés, froissés, dans l'état même où ils avaient été achetés au Caire, il y a 114 ans. La caisse portant le numéro d'entrée E 10534 contenait plusieurs centaines de fragments de papyrus grecs, coptes, arabes, qui ont été, sur plusieurs années, dépliés, défroissés et restaurés. L'un des derniers à en avoir été extrait, en novembre 2002, est le papyrus grec qui nous intéresse aujourd'hui. Notons-le au passage : c'est la seule partition grecque jamais identifiée dans un musée français.

Ocre foncé, il est de toutes petites dimensions (10 × 11 cm), et porte néanmoins 23 lignes de texte et de signes musicaux, écrits d'une main précise et expérimentée, sans reprise ni rature. Comme on pourra le constater, il est très endommagé : certains passages sont totalement effacés ou presque illisibles, même sous microscope. La partie gauche est manquante sur toute la hauteur, et le bas du feuillet n'est que lambeaux.

Il comporte quatre sections, visuellement bien différenciées, alternativement récitées (sections 1 et 3) et chantées (sections 2 et 4). Quelques certitudes : les caractéristiques de son écriture permettent de le dater du II<sup>e</sup> siècle de notre ère ; les vers sont des trimètres iambiques.

En présence d'une partition sur papyrus, dépourvue de toute indication d'auteur ou de titre, les chances d'identification sont presque nulles : sauf exception – comme les deux extraits musicaux de l'*Oreste* et de l'*Iphigénie en Aulis* d'Euripide –, la plupart des partitions grecques restent anonymes, et celle-ci risquait fort d'entrer dans la catégorie des *adespota*.

Le contenu du texte ne fournissait qu'un seul indice, mais de taille : les noms propres, Jason (ligne 6), Médée (ligne 7) et Glaukè (ligne 11), permettent de

---

1. Ce papyrus a été présenté pour la première fois à l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 15 octobre 2004, sous le double patronage de MM. J. Irigoin et J. Jouanna, dont les observations m'ont été précieuses. Le texte complet est paru sous le titre « Un papyrus musical inédit au Louvre » (BÉLIS 2004).

le rattacher à coup sûr à une tragédie intitulée *Médée*. Laquelle, et de qui, telle était la question.

Voici le texte, au mieux de ce que j'ai pu en établir (les suppléments trouveront leur justification ultérieurement) :

Personnage A	
1	[ ] θῶ[ ] φής, παῖδας οὐκ ἀπέκτεινας
2	[ ] δὲ αὐτήν, δείξον οὓς οὐκ ὤλεσας.
Médée	
3a	[ ] ζ ἄ Α[ ] ΖΙΖΑ Α Ζ / Ι Ι [ ] Ζ
3b	[ ] γα σοι τεκοῦσα ἐπόμενμαι Σκυθικήν ε-
4a	[ ] ΙΖ Ζ ΖΙΚ Ο Σ / Σ Κ Ο Σ Ο Χ Ι : Ζ [ ] ΑΙΚ
4b	[ ] νως οὐκ ὤλεσα οὓς ἔτεκον ο[ ] δὲν παι-
5a	[ ] Ζ Ο / Ζ Ι Ι Κ Ι : ΖΙ Φ Σ : ΚΙ Ι [ ] ΚΟ Ο Σ Φ Ο Σ Ο
5b	[ ] αν απα[ ] η[ ] ις . . εύσασα η[ ] α[ ] ι ω τροφῶ
Personnage C	
6	[ ] π[ ] ση ἀσ[ε]βεια Μηδειασκ. . . [ ]
7	[ ] τον[ ] . . . ὤλεσεν Γλαύκην πυρί
8	[ ] παροῦσα {Κ}ολ{Χ}ίς ὁμολογεῖ τάδε
9	[ ] δρᾶ[ ] εν ἔκτεινεν τέκ[ν]α
10	[ ] τι μέλλεις πρὸς φόνους τὴν Βάρβαρον
11	[ ] ν ἔχεις, Ἰᾶ[σ]ον, ὡς βούλει, κτάγε.
Jason	
12a	[ ] Χ [ ] Φ [ ] Χ Κ Ζ [ ] Χ Ο Χ Ζ / Ι Κ Σ [ ]
12b	[ ] ας[ ] ο[ ] π . . ρσε[ ] χον κόρης . Ἑλληνες α[ ]
13a	[ ] Ο : ΚΙ Ι Ζ / Ι Ζ Ζ Α Ζ Ι [ ] Κ Κ [ ]
13b	[ ] οχ[ ] σον μηδεὶς Σκυθῶν μ[α]ταίαι με . [ ]
14a	[ ] Α : Φ Σ Χ : [Χ] Φ ( / ) Χ Χ Ζ : Ζ Χ Κ Ι
14b	[ ] ν [ ] ζ λ ἔγοντ[ ] ζ . ἡ δὲ Βαρβάρους [ ]
15a	[ ] Σ [ ] Ζ Φ Ο Ζ Χ Σ Χ Ο /
15b	[ ] η [ ]

Personnage A — Si tu dis vrai, tu n'as pas tué tes enfants; (montre)-la donc, montre ceux que tu n'as pas fait périr !

Médée — (Les enfants, les enfants) que pour toi j'ai enfantés, j'en fais le serment, par Hécate [ ? ] la Scythe, solennellement : je ne les ai pas fait périr. Les fils que j'ai enfantés, en (rien ne) m'ont (causé de chagrin) ! Erreur fatale ! je les ai confiés (ou éloignés) (à l'Héraion ?) pour qu'on les y élève.

Personnage C — (Par ?) impiété, Médée la Scythe [ ? ] [...] [...] elle a fait périr Glaukè par le feu. Ici présente, la Colchidienne reconnaît cela [...]. Elle a tué les enfants. Pourquoi tardes-tu ? Pour ses crimes, la Barbare, tu en as (l'occasion), Jason, comme tu le veux, tue-la !

Jason — [...] avait [ ? ] de la jeune fille (ou de Korè ?). Grecs, [...] que jamais aucun des Scythes [...], crimes, [...] [...] et celle-ci [...] les Barbares (ou du Barbare) [...].

L'exploration de tous les fragments dans les *Tragicorum Graecorum Fragmenta* de Snell a établi qu'il ne s'agissait pas d'un fragment de la trilogie sophocléenne ; rien non plus ne permettait de l'attribuer à aucun des poètes auteurs de tragédies intitulées *Médée* (Antiphon, Dicaeogénès, Biotos, Néophron), sauf un : Carcinus le Jeune, actif entre 380 et 359 av. J.-C. En effet, la similitude entre les deux premiers vers de notre papyrus et un passage de la *Rhétorique* d'Aristote, qui donne un exemple du lieu appelé « enthymème », est saisissante :

1) ARISTOTE, *Rhétorique* II, 28, 1400 b 9 :

Ἄλλος τόπος τὸ ἐκ ἀμαρτηθέντων κατηγορεῖν ἢ ἀπολογεῖσθαι, οἷον ἐν τῇ Καρκίνου *Μηδείᾳ*, οἱ μὲν κατηγοροῦσι ὅτι τοὺς παῖδας ἀπέκτεινεν, οὐ φαίνεσθαι γοῦν αὐτούς · ἡμαρτε γὰρ ἡ Μήδεια περὶ τὴν ἀποστόλην (var. : ἀποσκευὴν) τῶν παίδων · ἡ δὲ ἀπολογεῖται ὅτι οὐκ ἂν τοὺς παῖδας, ἀλλὰ τὸν Ἰάσονα ἂν ἀπέκτεινεν, τοῦτο γὰρ ἡμαρτεν μὴ ποιήσασα, εἴπερ καὶ θάτερον ἐποίησεν. Ἔστι δ' ὁ τόπος οὗτος τοῦ ἐνθυμήματος καὶ τὸ εἶδος ὅλη πρότερον Θεοδώρου τέχνη.

Un autre lieu se tire des erreurs commises, pour accuser ou se défendre, comme dans la *Médée* de Carcinus, où, d'un côté, on l'accuse d'avoir tué ses enfants, au motif qu'elle ne les fait pas paraître<sup>2</sup> ; Médée, en effet, avait commis l'erreur de les éloigner ; elle, d'autre part, se défend en disant que ce ne seraient pas ses enfants, mais Jason qu'elle aurait tué ; c'eût été une erreur de ne pas le faire, à supposer qu'elle ait fait l'autre. Ce lieu d'enthymème et ce lieu spécial font toute la matière de l'ancienne *Technè* de Théodore.

Aristote cite presque littéralement le début du papyrus du Louvre ; il conserve même l'irrégularité métrique de la pénultième longue du premier trimètre : τοὺς παῖδας ἀπέκτεινεν répond au παῖδας οὐκ ἀπέκτεινας de Jason (au lieu de ἀπέκτανες qui aurait donné la pénultième brève attendue).

Un commentaire au passage permet de compléter les lacunes des lignes 4 et 5.

2) *In Aristotelis Artem Rhetoricam Commentarium, Commentaria in Aristotelem graeca*, XXI, 2, *Anonymi et Stephani in artem rhetoricam commentaria*, Reimer, Berlin, 1896 :

Ἡ δὲ ἀπολογεῖται ὅτι εἰ ἐμελλον ἀποκτεῖναι, τὸν Ἰάσονα ἂν ἀπέκτεινα ὡς λυπήσαντα, οὐχὶ τοὺς παῖδας · οὐδὲ γὰρ οἱ παῖδες με ἐλύπησαν.

Et elle se défend en disant : « Si j'avais dû commettre un meurtre, c'est Jason

2. M. Dufour traduit : « Ses accusateurs prétendent qu'elle a tué ses enfants, qu'on ne voit nulle part » (DUFOUR 2002, p. 126).

que j'aurais tué, pour les chagrins qu'il m'a causés, et non pas mes enfants, car mes enfants, en rien, ne m'ont causé de chagrin. »

Voilà l'origine de mon supplément de la ligne 4. Dans la suite, le même commentateur indique que Médée avait éloigné ses fils, de peur que les serviteurs de Glaucè ne les lui prissent pour les faire disparaître, d'où mon supplément de la ligne 5.

Ce véhément dialogue à trois personnages qui parlent ou qui chantent instruit le procès de Médée. Jason porte l'accusation, sous la forme d'un ultimatum : si les enfants sont en vie, alors, montre-les. Dans une *aria* empreinte de douleur, c'est une Médée désespérée qui lui répond, en jurant par un solennel serment (par Hécate, si mon supplément est correct) qu'elle n'a pas tué ses fils. Le dernier vers, très lacunaire, semble indiquer qu'elle a commis l'erreur fatale de les envoyer au loin, ce qui serait conforme aux témoignages aristotéliens. Jusque-là, rien qui soit susceptible de révolutionner la vulgate de la légende. Accusée d'infanticide, Médée nie, avec des arguments assez pauvres, qui ne peuvent en rien prouver son innocence : si elle avait dû commettre un meurtre, c'est sur Jason qu'elle l'aurait fait, lui qui l'avait trahie, et non sur ses enfants, qui « en rien ne l'avaient jamais peinée » ; piètre défense, qui ne prouve rien, comme le dit le commentateur d'Aristote. Si les paroles de Médée sont loin d'être convaincantes, la ligne mélodique a les accents de la sincérité.

Le personnage qui prend alors la parole n'est pas Jason (puisqu'il est interpellé à la ligne 11).

## Personnage C

6	[ ]π[ ]ση ἄσ[ε]βεια Μηδειασκ...[
7	[ ]τον[.]σει... ὤλεσεν Γλαύκην πυρί
8	[ ]παροῦσα {K}ολ{χ}ίς ὁμολογεῖ τάδε
9	[ ]δρα[ ]εν ἔκτεινεν τέκ[ν]α
10	[ ]τί μέλλεις πρὸς φόνους τὴν Βάρβαρον
11	[ ]ν ἔχεις, Ἰᾶ[σ]ον, ὡς βούλει, κτάγε.

Analysons ses propos, décisifs.

Dans ses quatre premiers trimètres, il s'en prend d'abord à Médée avec fureur, rappelant la mort de Glaucè, brûlée vive, atrocité que Médée a avouée plus tôt : {K}ολ{χ}ίς ὁμολογεῖ τάδε, et renouvelle l'accusation d'infanticide : ἔκτεινεν τέκ[ν]α, précédée peut-être du verbe [ἔ]δρα[σ]εν. Ce personnage parle d'elle à la troisième personne, ὤλεσεν, ὁμολογεῖ, comme si elle n'était pas là, et comme si, dans son dégoût et sa haine, il se refusait à lui adresser directement la parole : il la met à distance. En sa présence, παροῦσα, il déverse tout le mépris d'un Grec envers une étrangère détestée : c'est la Colchidienne, {K}ολ{χ}ίς, c'est τὴν Βάρβαρον ; pour finir, il s'adresse directement à Jason, au vocatif, Ἰᾶ[σ]ον. Les deux derniers trimètres peuvent se compléter conjecturalement :

[Διὰ] τί μέλλεις, πρὸς φόνους, τὴν Βάρβαρον,  
[καίρο]ν ἔχεις, Ἰᾶ[σ]ον, ὡς βούλει, κτάγε.

Pourquoi tardes-tu, pour ses crimes, la Barbare, tu en as l'occasion, Jason, comme tu le veux, tue-la !

Le discours est haché, l'ordre des mots est chaotique, le rythme se fait hâtant : 5 syllabes, puis 3, puis 4, puis 4, puis 3, puis 3 et, pour la chute, à l'impératif, 2. Les séquences syllabiques se resserrent au fur et à mesure que s'exacerbe la passion de ce personnage.

Le dernier mot prononcé est un impératif dissyllabique, κτάγε. Comme dans toute cette page, Carcinos, en vrai musicien, joue sur les assonances : κτάγε fait écho, naturellement, à l'accusation proférée ligne 9, ἔκτεινεν τέκ[ν]α, où s'entrechoquent durement les consonnes κ et τ, et dans ce κτάγε Carcinos fait entendre l'anagramme exact de τέκνα, autre écho, si mon supplément de la ligne 3 n'est pas inexact, des premiers mots du *lamento* de Médée : [τέκνα, τέκ]να σοι τεκοῦσα.

Aucun témoignage grec ne fait allusion à ces six vers, et le papyrus n'indique pas le nom de ce personnage, appelé à jouer, à ce moment crucial de la tragédie, un rôle politique déterminant, comme nous venons de le voir. Ce sont là les propos d'un protagoniste, qui parle plus que d'égal à égal avec Jason : il s'érige en impérieux conseiller. Arrêtons-nous sur ses mots-clés, qui sont pourtant en incise, dans le dernier vers, après le vocatif Ἰᾶ[σ]ον : ὡς βούλει, « comme tu le veux ». Ils nous livrent le point fort d'une version inédite de la légende de Médée.

Il y a donc complot : Jason avait formé le dessein de se débarrasser de Médée, et il lui fallait trouver un moyen légal de le faire. Glaucè, la fille du roi de Corinthe, a péri dans l'incendie du palais de son père, mais apparemment, on ne peut pas prouver que c'est de la main de Médée. L'accusation d'infanticide, en revanche, conduirait directement à une condamnation à mort. Si l'on en croit les accents désespérés de Médée et le témoignage du commentateur à la *Rhétorique*, il n'est pas à exclure que ses fils aient été délibérément éloignés de Corinthe par Médée elle-même, sur les instances trompeuses d'un conseiller machiavélique, afin, justement, que, sommée de les faire paraître, Médée ne le puisse pas. Coup monté, complot préparé de longue main, qui donne à Jason l'occasion d'un meurtre légal et qui lui permet d'assouvir son ambition : monter sur le trône de Corinthe.

En effet, pourquoi vouloir se débarrasser de Médée, sinon pour monter sur le trône, auquel lui-même n'a aucun droit ? Comme l'attestent plusieurs auteurs antérieurs à Euripide, c'était en effet Médée, et elle seule, qui, par sa filiation, avait de légitimes prétentions à succéder à Créon. Telle était la version des poètes les plus anciens, Eumélos et Simonide, cités par Pausanias (2, 3, 10) et les scholies à la *Médée* d'Euripide (vers 9). Dans ses Κορινθιακά, Eumélos relatait

comment, lorsque Hélios avait partagé les terres entre Aïètès, le père de Médée, et Alôèe, Aïètès avait reçu en apanage Éphyra, nom ancien de Corinthe. Comme l'écrit le scholiaste, « Corinthe était le patrimoine de Médée », ἡ Κόρινθος πατρῶν ἦν αὐτῆς κτήμα. Le roi Créon ayant péri et Glaukè ayant disparu avant d'avoir épousé Jason, la seule qui puisse légitimement prétendre au trône, c'est elle. Jason, lui, n'est plus rien, et il ne peut prendre le pouvoir que s'il réussit à en évincer Médée. Au moment où se situe notre passage, Jason était encore hésitant, mais non pas sur le projet de se débarrasser de Médée : il est connu du Conseiller, qui le presse de le mettre à exécution. C'est là une nouvelle version de la légende corinthienne de Médée, aux antipodes de l'image euripidéenne d'une Médée meurtrière et infanticide. Voilà peut-être la tradition, attestée très anciennement, avec laquelle renouait Carcinus.

La *Rhétorique* aristotélicienne se sert de ce passage pour illustrer l'une des formes d'enthymème, figure (rappelons-le) qui consiste à accuser ou à se défendre en invoquant les erreurs commises. L'erreur de l'accusée, Médée, est d'avoir naïvement envoyé loin de Corinthe ses enfants ; en croyant les mettre à l'abri de tout danger, c'est elle-même qui, le moment venu, se verra accusée d'un crime majeur, qui l'expose à être condamnée à mort. Qu'en est-il donc de Jason, l'accusateur ? Il a, de la même façon, commis deux erreurs, en deux temps. La première est d'avoir répudié Médée pour pouvoir épouser la fille de Créon, en trahissant son engagement solennel d'antan vis-à-vis de Médée. Glaukè et Créon une fois disparus, le trône vacant lui échappe, et la même décision qui devait lui donner la royauté vient l'en priver ; le trône revient par le droit du sang à Médée, à laquelle, désormais, il n'est plus uni : voilà qui complète l'enthymème.

Telle était, me semble-t-il, la trame de la pièce, et l'enchaînement fatal des événements, volontaires ou provoqués, qui conduisait nécessairement à la machination contre Médée, œuvre de Jason et de son Conseiller, à la fois meurtre légal et coup d'État.

La question cruciale, celle de savoir si Médée tuait ses enfants dans la tragédie de Carcinus, trouve ainsi sa réponse : rien ne permet de le penser, pas plus dans le texte du papyrus du Louvre que dans les témoignages aristotéliciens, bien au contraire. Avant que ne soit découvert le papyrus, Gennaro Tedeschi<sup>3</sup> tirait du seul témoignage d'Aristote et de ses commentateurs anciens la conclusion que Carcinus « avait réfuté la solution euripidéenne » ; pour Tedeschi, les auteurs tragiques du IV<sup>e</sup> siècle, Carcinus et Néophron, ont pris le contre-pied d'Euripide, qui dépeignait une Médée dont l'image dérangeait le public du temps. L'un et l'autre se seraient refusés à lui prêter une vengeance contre Jason l'infidèle, vengeance qui passait par le crime le plus impie qui puisse être : l'infanticide.

3. TEDESCHI 2002, p. 98-99.

La musique abonde dans le même sens que le texte. Jason chante en homme irrésolu et lâche : sa voix est mal assurée, sa mélodie, qui procède par sauts d'intervalles énormes (sauts de septièmes), révèle toute son inconstance. À l'opposé, Médée chante en mère aimante et avec les accents de l'innocence accusée d'un acte monstrueux. La ligne mélodique descend progressivement, comme si cette femme, éperdue de douleur et de terreur, perdait peu à peu toute force de se défendre. Le début de son *aria* en impose par l'énergie du serment solennel « par Hécate la Scythe », puis le désespoir l'emporte. N'était-ce pas aussi sur Hécate que Jason avait juré à Médée une foi éternelle ?

J'ai parlé du *lamento* de Médée. Deux papyrus, l'un de Vienne<sup>4</sup>, l'autre de Berlin<sup>5</sup>, que je pense pouvoir également rattacher à la tragédie de Carcinus<sup>6</sup>, prêtent à Médée des vers que le chœur qualifie de *thrène*.

Au terme de ces réflexions, il semble bien que Carcinus, à contre-pied de la tragédie d'Euripide, ait donc donné, devant le public athénien, une *Médée* qui renouait avec la tradition mythographique la plus ancienne, à laquelle, de son écrasante autorité, Euripide paraissait avoir mis une fin définitive. Carcinus n'a pas fait école, et c'est la Médée infanticide, folle de haine et d'amour, qui s'est imposée par la suite. Nous avons quelque difficulté à nous arracher à cette image : pour nous, une Médée innocente ne serait plus une Médée. Ce qui est sûr, c'est que le beau texte, si dense, de Carcinus et sa musique extraordinaire inspirent pour sa Médée autant de compassion que celle d'Euripide inspirait d'effroi.

Annie Bélis

Centre national de la recherche scientifique

## Bibliographie

- BÉLIS A., « Un papyrus musical inédit au Louvre », *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 148, 3, 2004, p. 1305-1329.  
 DUFOUR M., *Aristote. Rhétorique*, livre II, Paris, Les Belles Lettres, 2002.  
 TEDESCHI G., « Lo spettacolo in età ellenistica e tardo antica nella documentazione epigrafica e papiracea », *Papyrologica Lupiensia*, 11, 2002, p. 87-187.  
 TrGF = SNELL B., KANNICHT R. & RADT S. L., *Tragicorum Graecorum Fragmenta*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1971-1985.

4. P. gr. 29774.

5. P. Schubart 18, P. Berol. 17203 (11<sup>e</sup> s. de notre ère) = TrGF, 2, F 701.

6. Pour les raisons de ce rapprochement, voir BÉLIS 2004.